

" Depuis que Gaète est tombé sous l'effort des bombes piémontaises ou de la trahison, — point obscur qui n'a pu encore être éclairci, — une lutte acharnée, terrible, se poursuit dans le Sud de la Péninsule. Les journaux piémontais, et avec eux les hommes d'Etat de Turin, nous disent que le brigandage, le vol, l'assassinat, sont les seuls buts de tous les désordres qui se produisent; que la politique est un masque pour cacher les passions subversives; que les bandes qui infestent le pays n'ont aucun caractère national et n'obéissent qu'aux instincts les plus pervers. Si telle est la vérité, si en effet le nombre des voleurs de grands chemins est si considérable la-bas qu'il faille plus de 60,000 soldats pour les tenir en échec, nous ne comprenons pas le goût que le gouvernement de Turin peut avoir de régner sur une pareille contrée; nous ne comprenons pas davantage qu'il ait suffi de la présence des armées piémontaises en ce pays pour faire éclore tant de brigands et que ce qui était l'exception sous les gouvernements antérieurs soit devenu tout à coup la règle sous le nouveau gouvernement. Il y a là quelque chose que nous ne pouvons nous expliquer. S'il en était ainsi, il faudrait se hâter de faire cesser la cause afin de faire disparaître un si déplorable effet. Peut-être conviendrait-il de ne pas laisser à l'armée piémontaise une si rude besogne que celle de réprimer un si universel brigandage, et les lois de l'humanité commanderaient à la France, qui a pris à cœur toutes les bonnes causes, d'envoyer là, comme naguère en Syrie, un bon corps expéditionnaire pour faire la police. A défaut de la France, nous sommes certains que l'Autriche, en toute autre intention chrétienne, se ferait gloire de remplir cette mission. Ce ne serait pas ici une affaire d'intervention, mais une affaire de gendarmerie; ce n'est pas une question de politique, mais une question d'humanité. Et si aucun gouvernement ne voulait prendre à sa charge une si lourde responsabilité, il y aurait peut-être aussi une autre expérience à tenter, ce serait de retirer du territoire napolitain toute force armée et d'abandonner à son malheureux sort ce pays où l'on dit qu'il se trouve à peu près autant de brigands que d'habitants. Les brigands, ne trouvant plus d'adversaires devant eux, le brigandage cesserait de lui-même.

" Mais ici s'élève une question préjudicielle, comme on dit au palais, celle de savoir quels sont les vrais brigands, des Napolitains ou des Piémontais. Les Piémontais disent que ce sont les Napolitains, mais les Napolitains, de leur côté, affirment que ce sont les Piémontais. Les journaux italiens et les correspondances nous ont souvent apporté des proclamations, des ordres du jour et des récits qui nous rendent fort perplexes et nous font singulièrement hériter. Voici entre autres un journal de Florence, le *Contemporaneo*, qui, l'autre jour, nous donnait la statistique suivante des violences exercées, depuis neuf mois dans les provinces napolitaines par les lieutenants du roi Victor-Emmanuel: fusillés sur place, sans jugement, 1841 personnes; fusillés sans jugement quelques heures après leur capture, 7,127; tués 10,604; emprisonnés, 6,112; ecclésiastiques fusillés, 54; moines, 22; maisons brûlées, 118; localités détruites par les flammes, 5; familles pourchassées, 2,903; églises pillées, 12; enfants tués, 60; femmes massacrées, 48; gens de toute condition arrêtés, 13,629. Sans nous porter garantis des chiffres fournis par le journal italien, et sans même nous demander par quelle série d'informations il a pu se procurer sûrement les éléments si précis de cette statistique, nous ne pouvons nier qu'il n'y ait quelque vraisemblance dans la plupart de ces faits lorsque nous les voyons coïncider avec les dépêches, confirmés par les correspondances et même par les autres journaux de la Péninsule. Nous les rapprochons enfin des proclamations et des autres pièces officielles, et nous sommes tout émerveillés de rencontrer un si parfait accord entre les prémisses et leurs conséquences. Que conclure de là? Que les brigands napolitains sont de bien grands scélérats pour obliger ainsi un gouvernement et une armée régulière à commettre des violences qui les déconsidèrent à la face du monde et leur enlèvent les sympathies qu'ils avaient pu, à un moment, leur valoir d'honnêtes gens, amis ardents de la liberté. Ces brigands ont même poussé la perversité jusqu'à rendre tout gouvernement impossible à Naples, ainsi qu'il appert des nombreux échecs et découragements des gouverneurs civils chargés d'organiser l'administration des provinces napolitaines; ils n'ont pas même épargné les déceptions au Général Cialdini, le Polyocrète de la Péninsule. Une semaine, quinze jours au plus, lui suffisait, disait-il, pour mettre à la raison ces rebelles, et voilà plus d'un mois que la besogne est commencée sans qu'elle soit sensiblement avancée, à ce point que le général n'a pas trouvé que sa grande épée fût encore assez longue, et qu'il a demandé à Turin de nombreux et prompts renforts pour l'allonger. Grâce à ces renforts, le mois de septembre ne se passera pas que tout le pays ne soit complètement pacifié. Nous ne souhaitons rien tant que de voir en effet la paix renaître en ce malheureux royaume; mais ne serait-ce pas le cas de se demander s'il n'eût pas mieux valu ne la point troubler?

" La présence de nos troupes et celle de François II à Rome sont, à ce qu'il paraît, les causes véritables des embarras que le gouvernement de Turin rencontre dans l'ancien royaume de Naples. Si François II était éloigné, il n'y aurait plus de brigands napolitains, tous se feraient Piémontais. Si nos troupes étaient rappelées, le pouvoir temporel du pape s'écroulerait, et dès lors tout serait sauvé; et l'on ajoute que, s'il nous faut absolument un pied à terre en Italie, il serait aisé de le prendre ailleurs qu'à Rome, à Civita-Vecchia, par exemple; ou a oublié de nous dire si ce serait en vertu du principe de non-intervention. Ce serait sans doute en vertu du principe de coopération, un nouveau principe que l'on vient d'inaugurer à propos de la présence à Naples de l'escadre an-

glaise, et de la mise à terre de quelques-uns de ses hommes. Jamais époque n'eut autant de principes à sa disposition que la nôtre, et n'en montra si peu. On nous annonce aujourd'hui que l'escadre anglaise a levé l'ancre et que, pour cette fois du moins, le principe de "coopération" est tombé dans l'eau.

" La chute de la papauté rendrait donc, on l'affirme énergiquement, la paix aux provinces napolitaines; la rendrait-elle également aux Marches et à l'Ombrie, où cependant la papauté ne paraît pas exercer en ce moment un bien grand pouvoir? Là aussi, des troubles sont signalés par les journaux et les correspondances d'Italie; des bandes de réfractaires parcourent le pays, et la résistance s'organise contre l'administration piémontaise, qui n'a pas encore découvert le secret de se faire adorer. L'ingratitude de ces populations pour leurs libérateurs dépasse tout ce qu'on peut imaginer. L'armée à son tour est atteinte d'une contagion que la *Gazette de Turin* signalait l'autre jour comme infiniment dangereuse. La désertion y fait des progrès rapides, et l'amour du drapeau italien paraît se développer en raison inverse de l'accroissement du territoire. La frontière autrichienne elle-même n'a plus rien qui épouvante les déserteurs, et les serres de l'aigle à deux têtes leur paraissent depuis quelque temps avoir des douceurs que ne leur offre pas au même degré le croix de Savoie. C'est la faute de l'Eglise, scyez-en sûr; et le Saint-Père est bien coupable d'entretenir de pareilles préférences par son entêtement à rester dans la Ville éternelle ou à refuser l'indépendance et la liberté que M. Ricasoli faisait encore laire l'autre jour à ses yeux.

" Si de loin la force morale du Saint-Père a cette influence, que serait-ce donc de près? Et nous avons bien raison de nous alarmer sur les destinées d'un pouvoir politique qui se trouverait en face d'un pouvoir religieux indépendant, "libre dans un Etat libre." Celui-ci aurait bien vite dévoré l'autre. Un journal important de l'Italie, la *Lombardia*, gazette officielle de Milan, n'est pas de notre avis, et elle le disait récemment en fort bons termes. Pour dissiper nos appréhensions touchant les dangers du pouvoir politique, l'écrivain italien s'est donné la peine de nous expliquer ce qu'il entend par indépendance et liberté de l'Eglise, et de nous tracer le cercle où elles auraient le droit de s'exercer. Il nous a paru qu'il ne s'en faisait pas tout à fait la même idée que nous. Cette liberté selon lui devrait être soumise à la haute police de l'Etat, et la communion des fidèles placée sous la surveillance qui régle les autres associations et manifestations publiques de citoyens. Dans ces conditions, nous n'avons pas de peine à comprendre que le pouvoir politique n'ait rien à redouter du pouvoir religieux, puisque l'un pourrait toujours fermer la bouche à l'autre, lui interdire le feu et l'eau, le mettre en un mot dans l'impossibilité de remplir son ministère, à moins qu'il ne le fit suivant les vues, décrets et règlements qu'il plairait à l'ordre politique d'imposer. Si c'est là l'indépendance, si c'est là cette liberté absolue que M. de Cavour lui promettait, l'Eglise a bien raison de la repousser, et ceux qui la défendent ont bien le droit de l'appeler un mensonge."

DISTRIBUTIONS DE PRIX.

COLLEGE ST. HYACINTHE.

PREMIÈRE CLASSE RELIGIEUSE.

Histoire Apologétique de l'Eglise—1er pr Louis Girard, 2 pr Henri Désaulniers. Enseignement dogmatique de la religion—1er pr Ls. Girard, 2 pr H. Désaulniers.

CLASSE DE PHILOSOPHIE.

Métaphysique—1er pr H. Désaulniers, 2 pr Ls. Girard et J.-Bte. Leblanc. Physique—1er pr H. Désaulniers, 2 pr Azarie Desnoyers. Chimie—1er pr H. Désaulniers, 2 pr Az. Desnoyers. Astronomie—Az. Desnoyers, 2 pr H. Désaulniers. Mathématiques—1er pr J.-B. Leblanc, 2 pr F. X. Renaud et P. Letendre.

RHÉTORIQUE.

Excellence—Prix Alphonse Geoffron. Discours français—1er pr F. Ouellette, 2 pr Anthyme Archambeault. Version latine—1er A. Geoffron, 2 pr F. Ouellette. Thème latin—1er pr A. Geoffron, 2 pr F. Ouellette. Version Grecque—1er pr A. Geoffron, 2 pr F. Ouellette. Cours d'Eloquence—1er pr Ant. Archambeault, 2 pr F. Ouellette et H. Balthazard. Histoire de France—1er pr F. Dignan, 2 pr F. Ouellette et Arsène Dubuc.

BELLES-LETTRES.

Excellence—Prix Paul Allaire. Enseignement religieux—1er pr J.-B. Michon, 2 pr Alphonse Boivin. Composition française—1er pr Alphonse Deblois, 2 pr Arthur Huot. Version latine—1er pr A. Deblois, 2 pr P. Allaire. Thème latin—1er pr P. Allaire, 2 pr A. Ouellette. Traduction Grecque—1er pr P. Allaire, 2 pr A. Ouellette. Cours de Littérature—1er pr A. Ouellette, 2 pr A. Dufresne. Histoire de France—1er pr A. Ouellette, 2 pr A. Dufresne.

VERSIFICATION.

Excellence—Prix Charles Collin. Controverse—1er pr C. Collin.